menacé par l'armée ottomane, près d'Alexinatz, et décida de la victoire des Serbes, ce qui lui valut d'être nommé colonel. Après avoir servi encore avec distinction pendant la campagne de 1877-1878, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Petersbourg (1880); puis, vers la fin de la guerre serbo-bulgare (décembre 1885), appelé au commandement supérieur de l'armée serbe. Mais il put bientôt se convaincre que la Serbie était incapable de continuer la guerre, et la paix fut signée. En mars 1881, le roi Milan pourvut Horvatovic du portefeuille de la Guerre; son projet de réorganisation de l'armée fut accepté par la Skoupschtina, mais les difficultés financières ne permirent pas de le mettre à exécution. Horvatovic se démit de ses fonctions en février 1887.

* **HOSEMANN** (Théodore), peintre et dessinateur allemand, né à Brandenbourg en 1807. — Il est mort à Berlin le 15 octobre 1875.

* **HOSPICE** s. m. — **Encycl.** Admin. *Hospices communaux.* Les hospices communaux sont de création récente. C'est en 1879, en effet, que M. Lepère, député de l'Yonne, alors ministre de l'Intérieur, prit l'initiative de cette utile institution. D'après la loi du 17 août 1851, les malades de la campagne peuvent être admis dans les hôpitaux du département désignés par le conseil général, sur la proposition du préfet, suivant un prix de journée fixé d'un commun accord entre l'administration départementale et la commission hospitalière. Les incurables peuvent être admis aux mêmes conditions dans les hospices du département. Mais les difficultés du trajet, l'état aigu de la maladie empêchent souvent le transport du malheureux. Il en résulte que les vieillards indigents, les infirmes pauvres sont parfois abandonnés. C'est pour remédier à cette situation que le ministre de l'Intérieur conçut, en 1879, le projet de créer dans chaque commune un hospice. Mais près de la moitié des communes de France ont moins de 500 habitants; on en compte même 720 dont le chiffre de la population est inférieur à 100. Dans ces conditions, on ne pouvait songer à les obliger à l'entretien d'un établissement hospitalier. Ce qu'elles ne peuvent pas faire isolément, elles peuvent toutefois le réaliser en combinant leurs efforts. D'après la loi du 5 avril 1884, les communes ne possédant pas les ressources suffisantes pour créer et entretenir un hospice peuvent s'unir à d'autres communes et instituer en commun des établissements de bienfaisance et établir, dans l'une d'entre elles, un hospice de vieillards et d'incurables indigents. Dans ces maisons de refuge, les malades sont exceptionnellement admis, pour un laps de temps déterminé. L'hospice communal est spécialement destiné aux infirmes et aux vieillards sans famille et sans ressources. Comme le nombre de lits est forcément limité, les indigents qui demandent leur admission sont inscrits sur une liste et entrent au fur et à mesure des vacances. La commune a soin, d'ailleurs, de secourir à domicile, et jusqu'au jour de leur admission, tous les vieillards indigents qui lui sont signalés. L'hospice communal ou l'hospice intercommunal, s'il s'agit d'un établissement fondé par plusieurs communes, est entretenu aux frais du budget municipal. Mais il est souvent subventionné par le conseil général et presque toujours aidé par la charité privée. A la tête de l'hospice est placé un administrateur, auquel est adjointe une commission de surveillance présidée par le maire et composée en outre de quatre membres, dont deux sont désignés par le préfet et deux élus par le conseil municipal.

**HOSPITALIER** (Edouard), électricien français, né à Sedan en 1852. Ingénieur des arts et manufactures, il est professeur à l'Ecole de physique et de chimie industrielle de la ville de Paris, et rédacteur en chef de l'« Electricien ». Il est auteur des ouvrages suivants : *la Physique moderne, applications de l'électricité* (1880, in-8°); *Formulaire pratique de l'électricien* (1883-1885, in-18); *la Physique moderne, l'électricité dans la maison* (1884-1887, in-8°).

* **HOSPITALITÉ** s. f. — **Encycl.** *Œuvre de l'hospitalité de nuit.* V. ASILES DE NUIT.

— *Hospitalité du travail.* L'Œuvre de l'hospitalité du travail, créée à Paris en 1880, est destinée à recevoir les femmes et les filles qui sont dans le dénuement, à les abriter et à les nourrir jusqu'au jour où elles peuvent se procurer un travail honnête et rémunérateur. L'établissement, situé à Auteuil, est à la fois une infirmerie, une école, un hospice et un ouvroir. Indépendamment des malheureuses qui y trouvent un asile provisoire, la maison compte 115 pensionnaires. Toute personne prenant logis dans l'établissement doit donner son nom, que l'on inscrit sur un registre, délivré, signé et parafé par le commissaire de police du quartier, en même temps que la date d'entrée, la profession et la provenance de l'assistée. Cette formalité est indispensable, car la maison est un caravansérail où passent les voyageuses sans asile et dont il peut être nécessaire de connaître les étapes. Tous les jours, les inspecteurs du service des garnis viennent relever les indications consignées sur le registre d'entrées. Sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement, la maison de l'Hospitalité du travail est assimilée à celle des logeurs, et est tenue de se conformer aux règlements protecteurs qui, dans certains cas, défendent la sécurité publique et éclairent la justice. Les provenances sont de toute nature : l'hôpital, le vagabondage, la prison même, fournissent leur contingent. La plupart des noms sont suivis de la mention : « sans papiers », c'est-à-dire identité contestable, parfois dissimulée, parfois même ignorée. Le plus grand nombre des malheureuses reçues dans l'établissement proviennent cependant de l'hôpital, où on n'a pu, faute de place, les garder jusqu'à parfait rétablissement. En 1887 et 1888, plus de 2.000 femmes admises dans la maison d'Auteuil sortaient des hôpitaux de Paris ou de l'asile du Vésinet. Mais l'hôpital n'est pas seul à déverser son trop-plein à l'Hospitalité du travail. La préfecture de police a souvent recours à elle et lui demande de l'aider à faire le bien. La police n'a, en effet, à offrir aux indigents qu'elle ramasse que ses postes ou son dépôt. Quand il s'agit d'une femme n'ayant commis aucun délit et à qui on ne peut reprocher que sa misère, la préfecture s'adresse alors à l'Hospitalité du travail, qui ouvre ses portes. En deux ans, le nombre de femmes admises sous les auspices de la préfecture s'est élevé à 1.078.

Aussitôt admises, les pensionnaires de l'Hospitalité du travail sont déshabillées et mises au bain; on leur fournit des vêtements et du linge, pendant que les hardes dont elles étaient couvertes en entrant sont soumises à l'étuve. Chaque femme assistée a son lit, composé d'une paillasse, d'un matelas, d'un traversin, de draps de forte toile et d'une couverture de campement. A l'extrémité du dortoir sont disposés quelques berceaux. Qui accueille la mère ne peut repousser l'enfant. Quel que soit l'âge, quel que soit l'état civil d'une femme, dès qu'elle est admise dans la maison, on ne l'appelle que madame, et jamais on ne prononce son nom de famille. Pendant leur séjour dans l'établissement d'Auteuil, toutes les femmes valides sont occupées dans les ateliers à des travaux de couture et de lingerie. Celles qui ne peuvent se livrer à une occupation assidue sont employées à la cuisine, à des travaux de propreté, etc. Les deux tiers au moins des femmes recueillies ne quittent la maison d'Auteuil que pour entrer en condition. En moins de trois ans, sur 7.400 femmes admises à l'Hospitalité du travail, 4.800 ont été placées. On n'est ni prisonnier ni cloîtré dans la maison. Les femmes qui trouvent la discipline trop étroite, et elle est très maternelle et très large, restent libres de sortir et de reprendre la vie errante. On accorde même des sorties de quelques heures ou d'une journée; mais ces sorties sont toujours inopinées, et on a soin de ne jamais les annoncer d'avance. Toute femme qui rentre ivre après une sortie est expulsée. Sur ce point, la règle est inflexible.

L'Œuvre de l'Hospitalité du travail est subventionnée par le ministère de l'Intérieur, la préfecture de police, le conseil général de la Seine et le conseil municipal de Paris. De toutes parts, on a reconnu son utilité et les services qu'elle rend seraient plus appréciables si ses ressources étaient plus considérables.

* **HOSTEIN** (Edouard-Jean-Marie), peintre et graveur français, né à Pléhedel (Côtes-du-Nord) le 30 septembre 1804. — Il est mort en 1886.

** **HOSTEIN** (Jules-Jean-Baptiste-Hippolyte), littérateur français, né à Paris en 1814. — Il est mort dans la même ville, le 8 septembre 1879, après avoir publié *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre* (1879, in-18).

**HOTCHKISS** (Benjamin-Berkely), inventeur américain, né à Sharow (Connecticut) en 1828, mort à Paris le 15 février 1885. Pendant la guerre civile de l'Amérique du Nord, sa manufacture d'armes de guerre fournit des canons aux belligérants. En 1867, M. Hotchkiss installa à Vienne une fabrique de munitions, mais il transféra son établissement à Saint-Denis, près de Paris, en 1870. Outre les munitions, il fabriqua dans ses ateliers des canons-revolvers, dont le modèle type est celui de 37 millimètres adopté par le gouvernement français, de préférence au nordenfeld, tant pour l'armée de terre que pour la flotte. En 1875, l'Etat se rendit acquéreur de la manufacture Hotchkiss.

**Hôtel Drouot (L') et la Curiosité**, par M. Paul Eudel (1882-1888, 7 vol. in-18). L'Hôtel des ventes n'avait pas encore eu son historiographe; Henri Rochefort s'était contenté d'en écrire *les Petits Mystères*, et Champfleury, dans son *Hôtel des commissaires-priseurs*, n'avait traité que des généralités. M. Paul Eudel, dans ce recueil annuel composé de chroniques écrites chaque semaine, nous raconte toutes les ventes importantes ou curieuses, nous tient au courant de tout qui passe sous le marteau du commissaire-priseur, et se trouve ainsi donner comme un supplément à notre histoire artistique, car tout finit par passer aux enchères : galeries de tableaux, mobiliers anciens et modernes, bijoux, diamants, faïences, instruments de musique, livres rares, autographes, gravures, etc. Le recueil est d'autant plus attrayant que l'auteur, fin connaisseur lui-même, ne se borne pas à une sèche nomenclature, à une statistique, mais nous fait assister aux émotions et péripéties des ventes et qu'il mêle à ses comptes rendus un grain d'humour qui les empêche d'être jamais monotones. Que de pages exquises il a écrites sur le truquage des vieux meubles, de la vieille argenterie, des anciens tableaux de maîtres! Méfiez-vous, répète-t-il sans cesse; ce vieux rouen vient d'être fabriqué à Quimper! retournez ces faïences : elles ont un décor tout récent sur pâte ancienne et la supercherie se décèle rien qu'à l'odeur de térébenthine de la peinture qui a remplacé l'émail absent; ce bahut, que vous trouvez comme par hasard dans une ferme de Bretagne, y a été transporté de Paris il y a huit jours à votre intention; il est tout neuf et un coup de fusil chargé à cendrée y simule admirablement les vermoulures de plusieurs siècles; ce Palissy sort d'une usine des Batignolles; ces médailles ont été moulées sur des empreintes habilement prises; ces bronzes anciens sortent tout simplement de la rue Vieille-du-Temple; ces pendules du XVIIe et du XVIIIe siècle, en bronze doré, sont aussi toutes neuves : des brocanteurs les ont adroitement maquillées et vieillies; ces livres armoriés sont remboîtés dans de vieilles reliures d'almanachs; les couleurs fanées et éteintes de ces tapisseries anciennes ont été ravivées au pinceau; ces tableaux de maîtres sont en imitation et les craquelures ont été opérées avec la pointe d'une épingle, etc. Malgré toutes ces supercheries, sur lesquelles il était bon d'attirer l'attention des amateurs, il passe à l'hôtel Drouot bien des objets de prix, d'une authenticité certaine, et c'est à ceux-là surtout que s'attache M. Paul Eudel. Les hasards des ventes font parfois réapparaître des tableaux, des estampes qu'on n'aura peut-être jamais plus l'occasion de revoir : il faut se hâter de les signaler et de les décrire; parfois aussi, c'est toute une partie considérable de l'œuvre d'un maître moderne, Delacroix, Millet, Th. Rousseau, Corot, Courbet, Manet, qui passe aux enchères, soit par le décès d'un collectionneur enthousiaste, soit par le décès du peintre lui-même, et le chapitre consacré par M. Eudel à l'exposition et à la vente est d'un grand intérêt pour notre histoire artistique. Notons aussi ceux qui ont trait aux autographes d'Alfred de Musset et de Balzac, aux manuscrits musicaux de Beethoven, aux splendides collections d'objets d'art de MM. Double, B. Fillon, J. Pichon, Aguado, Narischkine, de Viel-Castel, Grangier de La Marinière; aux livres de MM. Firmin-Didot et de M. Roger du Nord. La vente de la collection de vieille argenterie du baron J. Pichon donne l'occasion à M. Paul Eudel d'exposer très compétemment les moyens de reconnaître les pièces authentiques des pièces fausses au moyen des poinçons; les ventes de mobiliers d'actrices : Caroline Letessier, Heilbron, Elluini, Sarah Bernhardt, Alphonsine, Lavigne, Magnier, Réjane, nous font connaître les dessous de la vie mondaine. Ces chroniques du bibelot sont une partie de l'histoire de notre temps.

**HOTHAM** (havre de) ou **HOTHAM INLET**, lagune des Etats-Unis, territoire d'Alaska, formé par la baie de Kotzebue, partie du détroit de Bering. Le havre de Hotham est une large nappe d'eau qui s'étend de 55 à 75 kilom. dans le S.-E.; l'eau y est havre douce à quelque distance de la mer. Le havre n'est navigable que pour de petites embarcations, et n'a qu'une entrée si étroite et si difficile que les embarcations de Beechey s'échouèrent à plusieurs reprises en voulant y pénétrer (1826).

* **HOTHO** (Henri-Gustave), historien et critique allemand, né à Berlin le 22 mai 1802. — Il est mort dans la même ville le 24 décembre 1873. Son dernier ouvrage est : *Histoire de la peinture chrétienne* (Stuttgart, 1867-1872).

* **HOTTENTOTIE**, région de l'Afrique australe. V. SUD-OUEST AFRICAIN.

**HOUAÏLOU**, établissement de la côte E. de la Nouvelle-Calédonie; 87 hab. d'origine européenne; il semble appelé à un grand développement par ses nombreuses mines de nickel, dont plusieurs sont en exploitation.

**HOUAMBO**, pays de l'Afrique australe, colonie portugaise d'Angola, dans la province de Benguéla, entre 12° 20' et 13° 45' de lat. S., et entre 13° 15' et 13° 30' de long. E. Ce pays occupe le versant méridional du massif central du Benguéla, c'est-à-dire le bassin supérieur du Counéné et de la rivière Calaé, son affluent de droite. La chaîne de montagnes Andrado Corvo, haute de 2.500 mètres, donne naissance à de nombreux cours d'eau, dont les principaux sont la Calaé et la Coussoucé. La contrée est couverte de forêts d'acacias et d'arbres d'autres essences où le gibier abonde. La population, belliqueuse et affublée de coiffures extraordinaires, sait travailler le fer et le convertir en sagaies, haches et flèches. Elle cultive ses terres qui produisent la capata, le maïs et la pomme de terre. Les Européens importent dans le pays des grains de verre (faux corail), des ustensiles, des armes à feu, de la poudre et du sel.

**HOUBOU**, pays de la Sénégambie, une des dix provinces ou diaouls du Fouta-Djallon, borné au N. par le pays de Timbo, à l'E. par celui de Baïlo, au S. par celui de Soulima et à l'O. par le pays de Tarnisso. L'Houbou est arrosé par les affluents supérieurs de la Petite-Scarcies; il n'a pas encore été exploré.

**HOUEI-TCHEOU**, ville de l'empire chinois. V. KOEI-TCHEOU.

* **HOUEL** (Charles), chirurgien français, né à Saint-Aubin du Vieil-Evreux (Eure), en 1815. — Il est mort à Paris, en octobre 1881. Il a terminé le *Catalogue des pièces du musée Dupuytren* (1877-1880, 5 vol. in-8° avec atlas).

* **HOUEL** (Jules), mathématicien français, né à Thaon (Calvados), en 1823. — Il est mort en juillet 1886. Ses derniers ouvrages figurent avec honneur à côté de ses premiers travaux : *Cours de calcul infinitésimal* (1878-1881, 4 vol. in-8°); *Considérations élémentaires sur la généralisation successive de l'idée de quantité dans l'analyse mathématique* (1883, in-8°).

**HOUGHTON** (Richard MONCKTON MILNES, lord), littérateur anglais, né à Fryston-Hall (Yorkshire) le 19 juin 1809, mort à Vichy le 11 août 1886. Il fit ses études à Cambridge, siégea au Parlement comme député conservateur de Pontefact, se rallia en 1846 au système de Robert Peel, et appuya ensuite le parti de lord John Russell. En 1863, Palmerston le fit entrer à la Chambre des pairs avec le titre de baron. En 1846, il avait fait adopter le premier bill fondant des établissements de correction pour la jeunesse coupable. Appartenant à la même génération universitaire que Gladstone et Manning, il était classique par son éducation, mais romantique par tempérament. Ami dévoué du poète Gray, il inaugura le monument élevé à Thomas Hood, l'auteur de la célèbre « Chanson de la chemise », et devina Swinburne, le futur ami de Victor Hugo. Très cosmopolite et très répandu dans le monde des lettres en Angleterre et en Europe, il s'occupait de toutes les littératures. Il a publié, sous le nom de **Monckton Milnes**, divers recueils poétiques dignes d'estime : *Memorials of a tour in Greece chiefly poetical* (1834); *Memorials of a residence on the continent and historical poems* (1838); *Poems of many years* (1838); *Poems, legendary and historical* (1841), et *Palm leaves* (1844). Un choix de ces poésies a paru sous le titre de *Poetical works of lord Houghton* (Londres, 1876, 2 vol.). On lui doit encore : *Life, letters and literary remains of John Keats* (1848); *Real union of England and Ireland; Monographs personal and social* (1877); etc.

**HOUÏLAN**, village de l'Arabie centrale, dans l'émirat de Sammar ou Chômer, à 250 kilom. S.-E. de Hâïl, et à 5 kilom. au sud-est de Bereïdah; 300 à 400 hab. Les jardins de ce village s'étendent sur une longueur de plus de 3 kilom.

**HOULLANIYA**, île anglaise de l'océan Indien, près de la côte méridionale d'Arabie, la plus grande du groupe Kouriyan-Mouriyan, par 17° 32' 45" de lat. N. et 53° 42' 31" de long. E. Elle a un développement de 14 kilom. en longueur et de 8 kilom. en largeur. D'un aspect sauvage, elle est hérissée dans sa partie centrale de pics aigus de granit (460 mètres d'altitude). Le sol est d'une extrême stérilité; le tamarin seul y pousse un peu partout. Cette île sert de demeure à quelques pêcheurs, mahométans de religion. Les Anglais l'ont achetée, avec tout le groupe de Kouriyan-Mouriyan, à l'iman de Mascate, pour y faire atterrir le câble de la mer Rouge et de l'Inde.

**HOUMAR** (RAS EL-), cap de la côte orientale de la mer Rouge, à 15 kilom. S.-E. de ras El-Askar; il forme avec le ras Mahasin, situé à environ 15 kilom. au sud-est, les pointes extérieures d'une grande baie, bordée partout d'un récif. L'ouverture de la baie est en partie occupée par une île longue de 5 kilom.

**HOUMT ÈS-SOUQ**, village maritime de la Tunisie, sur la côte septentrionale de l'île de Djerba. On y voit deux couvents de la célèbre confrérie musulmane de Sidi-Mohammed ben Ali ès-Senoussi, très hostile aux Européens et étendant son influence sur toute l'Afrique septentrionale. On trouve dans l'île deux autres villages : Houmt Cedrien à l'E., et Houmt Cedouik au S.

* **HOUSSARD** (Georges-Eugène), homme politique français, né à Cerelles (Indre-et-Loire) le 28 octobre 1814. — Il est mort le 7 juin 1885. Il avait échoué aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879.

** **HOUSSAYE** (Arsène HOUSSET, dit), littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, le 28 mars 1815. — Depuis 1877 il a publié : *les Charmeresses* (1878, in-12); *les Larmes de Jeanne, histoire parisienne* (1878, in-12); *Histoire de Madame Dubarry* (1878, in-8°); *les Comédiennes de Molière* (1879, in-8°); *les Destinées de l'âme* (1879, in-8°); *l'Eventail brisé* (1879, 2 vol. in-12); *Histoires romanesques* (1879, in-12); *la Robe de la mariée* (1879, in-12); *la Comédie-Française* (1880, in-folio avec portraits); *la Couronne de bluets* (1880, in-12); *Molière, sa femme et sa fille* (1880, in-folio); *les Princesses de la ruine* (1881, in-12); *Mademoiselle Rosa* (1882, in-12); *les Douze Nouvelles nouvelles* (1883, in-12); *la Comédienne* (1884, in-12); *les Onze mille vierges* (1885, in-12); *les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1885, 4 vol. in-8°); *Contes pour les femmes* (1885, 4 vol. in-8°); *les Comédiens sans le savoir* (1886, in-12); *la Comédie au coin du feu* (1886, in-12); *le Livre de minuit*



(1887, in-18); *Poésies : la Poésie dans les bois, le Foin et Blé* (1887, in-18).

** **HOUSSAYE** (Henry), littérateur français, fils du précédent, né à Paris le 24 février 1848. — Depuis 1876, il a publié : *Athènes, Rome, Paris; l'histoire et les mœurs* (1878, in-12); *Du nombre des citoyens d'Athènes au Ve siècle avant Jésus-Christ* (1883, in-8°), et *la Loi agraire à Sparte* (1884, in-8°), deux mémoires d'histoire ancienne; *l'Art français depuis dix ans* (1883, in-12), recueil de Salons originairement parus dans la « Revue des Deux-Mondes », dont M. Henry Houssaye est le collaborateur assidu; *les Hommes et les idées* (1886, in-12), recueil d'articles de critique littéraire, insérés d'abord dans le « Journal des Débats » et dont les principaux ont trait à Octave Feuillet, Paul de Saint-Victor, Flaubert, V. Hugo, Lud. Halévy, Claretie; l'auteur s'y montre un adversaire déclaré des naturalistes; *le Salon de 1888* (gr. in-4°, avec photogravures); *Mil huit cent quatorze* (1888, in-8°), magistrale étude historique sur la campagne de France et la chute de l'Empire, où les événements sont exposés d'une manière toute nouvelle d'après des documents, la plupart inédits, tirés des archives françaises et étrangères. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, comme officier de mobiles, pendant la guerre de 1870, M. Houssaye a depuis été nommé officier de l'Instruction publique. Il a été plusieurs fois membre des comités de la Société des gens de lettres, des Beaux-Arts et des Etudes grecques.

**HOUT**, baie de la côte occidentale de la colonie du Cap, à 20 kilom. S. de Cape-Town et à 30 kilom. au nord du cap de Bonne-Espérance, par 34° 3' 30" de lat. S. et 16° 1' 36" de long. E. Cette échancrure, dont l'ouverture est de 11 kilom., présente une baie extérieure de 1 kilom. carré. La côte méridionale, bordée de falaises à pic coupées de ravines, est inaccessible. Le rivage N. est bas et marécageux. La baie de Hout est un excellent mouillage.

**HOUTEÏM**, grande tribu arabe de l'Arabie centrale, dans la partie méridionale de l'émirat de Sammar ou Chômer; elle occupe la contrée comprise entre Kheïber à l'O. et El-Hâïeth à l'E.

**HOUZÉ** (Emile), savant belge, né à Bruxelles en 1848. Il est médecin de l'hôpital Saint-Jean de Bruxelles et professeur d'anthropologie à l'université de la même ville. Il a publié plusieurs mémoires sur des questions d'anthropologie : *Ethnogénie de Belgique*, thèse de doctorat (1882, in-8°); *les Crânes francs de la province de Namur* (1883, in-8°); *le Troisième Trochanter de l'homme et des animaux* (1883, in-8°); *les Caractères physiques des races européennes* (1883, in-8°); *les Araucaniens du parc Léopold* (1884, in-8°); *Crânes australiens d'Adélaïde* (1884, in-8°); *les Elections communales du 19 octobre 1884 au point de vue anthropologique* (1885, in-8°); *les Australiens du musée du Nord* (1885, in-8°); *les Nègres du haut Congo* (1885, in-8°).

* **HOUZEAU** (Jean-Charles), savant belge, né à Mons le 7 octobre 1820. — Il est mort à Bruxelles en juillet 1888. Ses derniers ouvrages sont : *Etude de la nature, ses charmes et ses dangers* (1876, in-12); *Uranométrie* (1878, in-8°); *Traité élémentaire de météorologie*, avec A. Lancaster (1880, in-12); *Bibliographie générale de l'astronomie* (1881-1885, 3 vol. in-8°); *Vade-mecum de l'astronome* (1882, in-8°).

**HOVALIA** s. f. (o-va-li-a — rad. *hova*, nom d'une race d'hommes de Madagascar). Zool. Genre d'insectes coléoptères, famille des Chrysomélidés, fondé par Fairmaire en 1884 pour un insecte de Madagascar. Les hovalias sont des insectes de moyenne taille, d'un fauve luisant, avec les élytres violet métallique; l'espèce type (*hovalia comitata*) a été découverte par A. Raffray.

**HOVE** (LORD-) ou **LEUENEUWA**, groupe d'îles de l'Océanie, dans la partie N.-E. de l'archipel de Salomon, par 5° 18' de lat. S. et 156° 57' de long. E. Il se compose d'environ 70 petites îles très basses, situées en dedans d'un attoll mesurant environ 63 kilom. du N.-O. au S.-E., et environ 39 kilom. de l'E. à l'O. Toutes ces îles, couvertes de cocotiers, sont reliées entre elles par de nombreux récifs; elles sont habitées. Les naturels sont de mœurs féroces.

**HOVELACQUE** (Alexandre-Abel), linguiste et homme politique français, né à Paris le 14 novembre 1843, d'une famille de commerçants originaire du Nord. Elevé dans une institution ecclésiastique, il se révolta contre le système antirationaliste de l'enseignement clérical et sortit libre-penseur de l'établissement où pendant huit années on avait cherché à le soumettre à l'influence des dogmes. Tout en faisant son droit, il s'occupa de linguistique avec Chavée, d'anatomie comparée avec Broca, fit du zend et du sanscrit, et fonda en 1867 la *Revue de linguistique*; ainsi commença la réputation légitime d'érudit dont jouit M. Hovelacque, réputation que des publications nombreuses ne firent qu'augmenter. Mobilisé pendant la guerre franco-allemande, M. Hovelacque interrompit momentanément ses travaux. Il les reprit à la fin des hostilités, cherchant dans les voyages des éléments d'information et occupant une place d'honneur dans cette pléiade de savants (Asseline, Coudereau, Thulié, André Lefèvre, Mortillet, etc.), qui représente chez nous le transformisme et le matérialisme. Avec eux, il fonda la *Bibliothèque des sciences anthropologiques*, le *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, etc. Son ouvrage sur la *Linguistique* (1882, in-12) mérite une mention particulière. En même temps qu'il professait l'ethnographie linguistique à l'Ecole d'anthropologie, il collaborait aux feuilles radicales socialistes. En janvier 1878, le quartier de l'Ecole militaire (VIIe arrondissement), l'envoya siéger au conseil municipal de Paris, où il demanda l'élection du conseil par le scrutin de liste, le vote public par bulletin, la publicité des séances, la révocabilité des conseillers par les électeurs, la mainmise du conseil sur la taxation, la perception et l'emploi de l'impôt municipal, l'action directe de l'assemblée communale sur les écoles de la Ville, la suppression de la préfecture de police, l'autonomie de Paris. Ses électeurs lui renouvelèrent leur confiance en janvier 1881. Aux élections législatives de la même année, il se porta à Paris comme candidat radical socialiste; il se prononça dans son programme pour l'éligibilité de la magistrature, la suppression de la présidence de la République, l'autonomie communale, etc. Il échoua et reprit sa place au conseil municipal. Le 11 mai 1884, il ne fut pas réélu dans le quartier de l'Ecole militaire, mais il se représenta à l'élection partielle du 31 janvier 1886 dans le quartier de la Salpêtrière et fut élu au premier tour de scrutin par 917 voix sur 1.052 votants. Elu président du conseil municipal, il prononça, le 17 février, un discours où il engagea ses collègues à se garder « des entreprises démesurées, qui fatalement amènent après elles le chômage et le renchérissement de la vie », et à donner des « garanties réelles » aux travailleurs employés pour le service de la Ville : « garanties pour la limite de leurs peines, garanties pour leur rémunération, garantie contre l'intervention abusive d'intermédiaires »; en terminant il critiqua énergiquement la législation municipale en ce qui concerne la capitale. « Paris, dit-il, tenu en échec par des fonctionnaires imposés, est réduit à l'impuissance par les institutions consulaires et monarchiques. Ce que veut la grande majorité de nos électeurs, ce que vous réclamez, fidèles à votre mandat, c'est que le pouvoir communal soit libre dans la limite des intérêts communaux, c'est que l'administration de la commune soit aux mains des élus de la commune. Paris ne prétend pas empiéter sur des droits plus généraux que les siens; il entend, par contre, que l'on n'empiète point sur ses droits propres. » Il fut réélu président pour la seconde fois le 1er juin 1887.

M. Hovelacque a publié les ouvrages suivants : *la Théorie spécieuse de Lautverschiebung* (1868); *Racines et éléments simples dans le système linguistique indo-européen* (1869); *Note sur la prononciation et la transcription de deux sifflantes sanskrites* (1869); *Grammaire de la langue zende* (1869); *Instructions pour l'étude élémentaire indo-européenne* (1872); *Langues, races, nationalités* (1873 et 1875); *Mémoire sur la primordialité de la prononciation du R vocal sanskrit* (1873); *la Morale de l'Avesta* (1874); *Observation sur un passage d'Hérodote concernant certaines institutions perses* (1875); *la Linguistique* (1875); *Lettre sur l'homme préhistorique du type le plus ancien* (1875); *le Chien dans l'Avesta* (1876); *le Crâne savoyard* (1877); *Notre ancêtre* (1877-1878); *les Médecins et la médecine dans l'Avesta* (1877); *Etudes de linguistique et d'ethnographie* (1878); *l'Avesta, Zoroastre et le mazdéisme* (1880); *l'Enseignement primaire à Paris* (1880); *Mélanges de linguistique et d'anthropologie* (1880); *les Débuts de l'humanité* (1882); *les Races humaines* (1882); *Morceaux choisis de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et de Diderot* (1883); *Précis d'anthropologie*, en collaboration avec Georges Hervé (1887).

**HOVIUS** (Auguste-Jean), homme politique français, né à Saint-Malo le 1er avril 1816. Armateur, il était président du tribunal de commerce de sa ville natale, lorsqu'il prononça, au mois d'août 1874, devant le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, un discours franchement républicain qui eut à l'époque un grand retentissement. Candidat de la 1re circonscription de Saint-Malo aux élections de 1876, il échoua; mais l'élection de son concurrent, candidat officiel, ayant été invalidée, M. Hovius fut élu avec plus de 2.000 voix de majorité. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. En 1881, il fut réélu et s'inscrivit au groupe de l'union républicaine. En 1885, il fut élu député d'Ille-et-Vilaine au scrutin de ballottage (18 octobre). M. Hovius est maire de Saint-Malo et représente le canton du même nom au conseil général d'Ille-et-Vilaine.

**HOWARD** (Edouard), prélat romain, né à Nottingham le 13 février 1829, fit ses études à Rome, à l'Académie des nobles ecclésiastiques, et renonça à la carrière des armes pour entrer dans les ordres. Sa fortune personnelle lui assurait un revenu de 1.500.000 à 2.000.000 de francs. D'abord conseiller de la Propagande pour les affaires du rite oriental, il fut nommé successivement, sous le pontificat de Pie IX, archiprêtre de Saint-Pierre, évêque de Frascati, archevêque de Néo-Césarée (1872), enfin cardinal (1877). Quelques semaines après son retour d'un voyage à Paris et à Londres (septembre 1887), il fut pris d'un accès de folie, sous l'empire duquel il tenta de tuer son domestique. Ce prélat vit, depuis 1888, dans une maison de santé.

**HOWARDITE** s. f. (o-ouar-di-te — rad. *Howard*, nom du minéralogiste anglais). Roche météorique d'un gris cendré, parsemée de fragments anguleux blancs, de grains noirs et de cristaux verts, composée d'un mélange d'anorthite et de péridot avec un peu de silicate magnésien acide, de fer nickelé et de troïlite.

**HOWEA** s. m. (o-oué-a — rad. *Howe*, nom propre). Bot. Genre de palmiers-arécées, renfermant des palmiers inermes dont les fleurs femelles sont dépourvues de staminodes et n'ont qu'un seul ovule dressé, les fleurs mâles présentant un grand nombre d'étamines à anthères dressées basifixes. Ce genre a été formé de deux espèces détachées des kentias, habitant l'île de Lord-Howe (Polynésie) et cultivées en serre dans nos pays.

**HOWELLS** (William-Deane), littérateur américain, né à Martinsville (Etat d'Ohio) le 1er mars 1837. Collaborateur de l'« Ohio State Journal » en Colombie, puis consul des Etats-Unis à Venise de 1861 à 1865, il étudia à fond les hommes et les choses de l'Italie. De retour dans sa patrie, il entra à la rédaction de la « Nation » à New-York; il fut ensuite rédacteur en chef de l'« Atlantic Monthly » de 1871 à 1880. Depuis, il s'occupe uniquement de ses travaux littéraires aux environs de Boston. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Venetian life* (1866); *Italian journeys* (1867); *No love lost*, poésie (1868); *burban Sketches* (1869); *Their wedding journey* (1872); *A chance acquaintance* (1873); *A foregone conclusion* (1877); *the Lady of the Aroostook* (1879), roman traduit en français sous ce titre : *la Passagère de l'Aroostook* (1885); et deux comédies : *A counterfeit presentment* (1877), et *Out of the question* (1879).

* **HOWITT** (William), écrivain anglais, né à Heanor (comté de Derby) en 1795. — Il est mort le 3 mars 1879. A la fin de sa vie il s'est adonné aux pratiques du spiritisme; outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : *the History of the supernatural in all ages and nations* (1863); *Discovery in Australia, Tasmania and New Zealand* (1865); *the Mad war planet, and other poems* (1871).

**HSU-KING-CHENG**, diplomate chinois, né dans la province de Tché-Kiang en 1844. Fils d'un ancien président de la cour des rites, il est membre de l'Académie de Ham-Lin, près de laquelle il a conquis, par quinze années d'études, le mandarinat de premier rang. Admis dans la diplomatie sous les auspices de Li-Hung-Tchang, vice-roi du Pétchili, dont les débuts avaient été favorisés par son père, il fut nommé, en 1880, ministre plénipotentiaire au Japon, mais la mort de sa mère l'empêcha, d'après les rites, d'occuper ce poste. Son deuil fini, il prit part aux négociations entre sir Thomas Wade et le Tsong-Li-Yamen après l'assassinat de Margary dans le Yunnan, ainsi qu'aux pourparlers entre Tseng-Kouo-Tchouan, vice-roi de Nankin, et M. Patenôtre après l'affaire de Bac-Lé. Appelé à remplacer à l'ambassade de Chine à Berlin Li-Fong-Pao, disgracié (novembre 1884), il fut accrédité successivement près les cabinets de Paris, de Rome, de La Haye et de Bruxelles : sa légation le met donc en rapports diplomatiques avec six gouvernements.

**HUANTAJAÏTE** s. f. (u-an-ta-ja-i-te — rad. *Huantajaya*, nom de localité). Minér. Minerai d'argent du Chili, chlorure double d'argent et de sodium.

— **Encycl.** La *huantajaïte* a été découverte dans les mines d'argent de Huantajaya à 10 kilom. d'Iquique. Elle est quelquefois en cristaux cubiques, mais le plus souvent en masses cristallines blanches et translucides ou incolores à éclat vitreux, tapissant des fissures rocheuses. Les mineurs lui ont donné le nom de *lechador*, du portugais *leche*, lait, à cause de la singulière propriété qu'elle possède de se gonfler quand on l'humecte, et de prendre un aspect laiteux analogue à celui du chlorure d'argent. Elle contient 11 pour 100 de chlorure d'argent et 80 pour 100 de chlorure de sodium, composition correspondant à la formule $20\,NaCl + AgCl$.

* **HUART** (Achille-Adrien), publiciste français, né à Paris le 10 février 1841. — Il est mort en mars 1883. En dernier lieu, il avait publié : *l'Exposition comique*, avec dessins de Draner [Renard] (1878, in-32), et *les Parisiennes*, avec dessins de Grévin (1879, in-4°).

** **HUBBARD** (Arthur), avocat et publiciste français, né à Saint-Jean de Braye (Loiret) le 20 juillet 1827. — Il est mort le 15 août 1882.

** **HUBBARD** (Nicolas-Gustave), économiste français, frère du précédent, né à Fourqueux (Seine-et-Oise) en 1828. — Il est mort à Paris le 21 février 1888. Il avait appartenu à la rédaction du journal « la République française », et depuis 1879 il était secrétaire général de la questure à la Chambre des députés. Depuis 1875 il avait publié la deuxième et la troisième série de l'*Histoire contemporaine de l'Espagne* (1879-1883, 4 vol. in-8°), ainsi que deux brochures, *les Fonds confiés à l'Etat, qu'en faut-il faire?* (1884, in-8°) et *les Finances de Babylone* (1885, in-12); enfin, *Vincent Richard*, drame historique en cinq actes (1887, in-18).

**HUBBARD** (Gustave-Adolphe), avocat et homme politique français, fils du précédent, né à Madrid le 22 mai 1858. Il fit ses études à Paris et se fit inscrire au barreau de cette ville. Nommé en 1879 secrétaire de la commission du budget à la Chambre, il devint, en novembre 1881, chef de cabinet de M. Blondin, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre. Aux élections municipales de Paris en 1884, il fut élu dans le quartier Montparnasse le 11 mai, au scrutin de ballottage, par 1.282 voix sur 2.661 votants. Lors des élections législatives du 4 octobre 1885, M. Hubbard, porté sur la liste républicaine radicale dans le département de Seine-et-Oise, fut nommé au scrutin de ballottage par 56.004 voix sur 119.995 votants. M. Hubbard s'est fait remarquer par une certaine activité parlementaire; il s'est, à plusieurs reprises, déclaré partisan de réformes constitutionnelles, et a réclamé pour la Chambre le droit d'examiner les projets du gouvernement relatifs à l'union indo-chinoise. Après l'élection du général Boulanger à Paris, M. Hubbard a prononcé à la Chambre un grand discours où il blâmait la faiblesse du ministère vis-à-vis du nouvel élu et l'engageait à prendre les mesures les plus propres à combattre la dictature qu'il voyait en germe dans cette élection (31 janvier 1889). Il vota alors contre le ministère Floquet. Au mois de février suivant, il se prononça pour le rétablissement du scrutin d'arrondissement.

**HUBBE-SCHLEIDEN** (Guillaume), voyageur allemand, né à Hambourg le 20 octobre 1846. Avocat dans sa ville natale, puis attaché au consulat général allemand à Londres de 1870 à 1871, il parcourut l'Europe, et, de 1875 à 1877, l'Afrique équatoriale, où il fonda une maison de commerce. Il a publié les observations et les études faites pendant ces voyages sous le titre d'*Ethiopie* (Hambourg, 1879). M. Hubbe-Schleiden est un ardent défenseur de la politique coloniale. L'Allemagne devrait, selon lui, s'emparer des territoires de l'Afrique encore inoccupés et appelés à un aussi brillant avenir que les Indes. Il a traité ces questions dans *Politique coloniale* (Hambourg, 1880-1882, 2 vol.), et dans *Motifs d'une politique coloniale de l'Allemagne* (1881).

**HUBER** (Jean), philosophe et théologien vieux-catholique, né à Munich le 18 août 1830, mort le 19 mars 1879. Il venait d'obtenir la chaire de philosophie à l'université de Munich, lorsque son cours fut suspendu parce qu'il avait publié un ouvrage sur *la Philosophie des Pères de l'Eglise* (1859). S'étant lié avec Dœllinger, il devint l'un des plus ardents adversaires de l'ultramontanisme. M. Huber, qui avait collaboré avec Dœllinger à l'ouvrage *le Pape et le concile* par Janus (1869), fut ensuite l'un des rédacteurs des *Lettres de Rome* qui parurent dans l'« Allgemeine Zeitung » pendant le concile du Vatican, et qui eurent un grand retentissement. Son principal ouvrage est *l'Ordre des jésuites d'après sa constitution et sa doctrine, son activité et son histoire* (Berlin, 1873), traduit en français. Citons ensuite de lui : *Jean Scot Erigène* (Munich, 1861); *la Papauté et l'Etat; les Prolétaires, pour l'orientation dans la question sociale* (1865); *les Libertés de la philosophie française* (1870); *la Philosophie allemande dans ses rapports avec le relèvement national* (Berlin, 1871); *le Pessimisme* (1876); *la Philosophie de l'astronomie* (1878); *la Mémoire* (1878); etc.

**HUBER** (Charles), voyageur français, né en 1852, mort le 29 juillet 1884. Après avoir mené à bonne fin un premier voyage en Arabie, de 1880 à 1882, voyage qui lui valut en 1883 une médaille d'or de la Société de géographie de Paris, il entreprit une seconde exploration de l'Arabie septentrionale, en suivant en partie le même itinéraire : de Damas à Bagdad, et de cette dernière ville à Haïl, dans le djebel Chemmar, au sud du Néfoud et au nord du pays des Wahabites. De Haïl, il se dirigea vers l'Hedjaz; il y parvint, mais il fut assassiné par ses guides près de Hafna, au nord de Djeddah, le 29 juillet 1884. Ses notes et la Stèle de Teïma, monument d'une grande valeur scientifique, qu'il avait découverte, furent retrouvées, non sans péril, par un cheikh algérien exilé, à qui le gouvernement français avait promis le rapatriement pour prix de son concours.

**HUBERT** (Joseph), agronome et naturaliste français, né à l'île Bourbon en 1747, mort dans la même île en 1825. Son père, capitaine des premières troupes envoyées dans la colonie, n'ayant pu lui faire donner de l'instruction, il se forma seul, sans livres, par l'étude directe des phénomènes naturels et par la fréquentation des savants en résidence ou de passage à l'île Bourbon et à l'île de France; mais il ignora toujours l'orthographe. Député à l'Assemblée coloniale de Saint-Denis et lieutenant-colonel des milices de l'île, où il créa le quartier Saint-Joseph, il devint correspondant de la Société académique des sciences de Paris et de la Société des sciences et arts de l'île de France, ainsi que chevalier de Saint-Louis. Le premier, il introduisit, cultiva et multiplia dans son île natale

les plants des épices fines (girofle, cannelle, camphre, etc.), qui enrichirent l'agriculture coloniale de nouvelles productions. Dans la physique générale, il établit en 1788, bien longtemps avant l'allemand William Doré (né en 1803), la théorie de la marche circulaire des tempêtes de la mer des Indes (cyclones). Hubert était un esprit net et droit, un homme modeste, simple et bienveillant. La colonie lui a élevé, dans le jardin botanique de Saint-Denis, une colonne surmontée de son buste de marbre, exécuté par M. d'Epinay.

** **HUBERT-DELISLE** (Louis-Henri), administrateur et homme politique français, né à la Réunion le 1er janvier 1810. — Il est mort à Bordeaux le 8 décembre 1881. Il avait échoué aux élections partielles pour le renouvellement du Sénat le 5 janvier 1879.

* **HUBERT-VALLEROUX** (Emile), médecin français, né à Paris en 1812. — Il est mort dans la même ville le 24 mars 1884.

* **HUBERT-VALLEROUX** (Paul), économiste français, fils du précédent, né à Paris en 1845. Il est docteur en droit et avocat à la cour d'appel de Paris. On a de lui deux ouvrages remarquables, l'un et l'autre couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques : *les Associations coopératives en France et à l'étranger* (1884, in-8°); *les Corporations d'arts et métiers et les syndicats professionnels* (1885, in-8°), et trois essais de moindre importance sur les grands problèmes économiques de notre temps : *Des sociétés particulières en droit romain*, *Sociétés coopératives en France* (1870, in-8°); *Etude sur la situation légale des ouvriers en Angleterre* (1876, in-8°).

* **HUBNER** (Rodolphe-Jules-Benno), peintre allemand, né à Œls (Silésie) le 27 janvier 1806. — Il est mort à Loschwitz, près Dresde, le 7 novembre 1882. Il était directeur de la galerie royale de peinture à Dresde depuis 1871.

** **HUBNER** (Joseph-Alexandre, baron DE), diplomate autrichien, né à Vienne en 1811. — En octobre 1879, le baron de Hübner a été nommé membre à vie du Reichrath, mais depuis son rappel comme ambassadeur d'Autriche à Rome, il n'a joué aucun rôle politique. Notons cependant un discours très agressif qu'il prononça au Reichrath en 1880 à propos de la question d'Orient; il y préconisait l'alliance des trois empereurs et représentait la République comme n'attendant qu'un prétexte « pour faire la guerre à toutes les monarchies, à toutes les religions ». C'est comme voyageur que le baron de Hübner s'est principalement distingué depuis 1871. Son premier voyage, modestement intitulé *Promenade autour du monde*, et dont nous avons parlé, avait été fort remarqué; il lui a donné une suite, ou plutôt un pendant, dans un second ouvrage très intéressant : *A travers l'empire britannique* (1883-1884, 2 vol. in-8°), dont nous avons rendu compte (V. A TRAVERS). M. de Hübner n'est pas seulement un observateur sagace, il reste, même en voyage, un homme d'État, soucieux de mêler des aperçus politiques à ses impressions personnelles et à des descriptions pittoresques.

* **HUBNER** (Charles-Guillaume), peintre allemand, né à Kœnigsberg le 14 juin 1814. — Il est mort à Dusseldorf le 5 décembre 1879.

* **HUBNER** (Othon), économiste allemand, né à Leipzig le 22 juillet 1818. — Il est mort à Berlin le 4 février 1877.

**HUDE** (Auguste), homme politique français, né à Paris le 6 juillet 1850, mort en Algérie en décembre 1888. M. Hude était négociant de vin en gros et maire de la commune d'Issy, lorsqu'aux élections de 1885, il fut porté sur les listes radicales du département de la Seine à titre de représentant de la banlieue de Paris. Mis une première fois en ballottage, il fut élu le 18 octobre par 279.573 voix sur 414.360 votants. Dès l'ouverture de la session, il présenta un projet de loi destiné à modifier la législation existante pour la répression des falsifications des boissons. Ce fut à peu près son seul acte législatif, car sa santé l'obligea à s'éloigner de la Chambre et à aller chercher un climat plus doux, en Algérie, où il est mort. Le peu de notoriété politique du défunt aurait laissé cette mort dans l'ombre, si le général Boulanger, se présentant aux électeurs de la Seine en remplacement de M. Hude, n'avait rappelé l'attention sur son obscur prédécesseur.

* **HUÉ** (*Phou-Thoua-Thiên*), ville de l'Indo-Chine, capitale du royaume d'Annam, chef-lieu de province, sur la rive gauche de la rivière de Hué (*Truong-Thiên*) et à 15 kilom. de la mer, 30.000 hab., et avec les faubourgs, 50.000. La capitale annamite, « la Ville mystérieuse », où un résident supérieur représente le protectorat français depuis 1884, est bâtie sur une sorte d'île formée par la rivière et un canal. La ville propre, indépendamment des faubourgs, n'est à vrai dire, qu'une immense forteresse, de 6 kilom. de tour, qui se divise en deux parties : 1° la ville intérieure ou quartier royal, renfermant dans son enceinte percée de huit portes et construite de 1820 à 1840, le palais du roi, le sérail, le théâtre de la cour, la trésorerie et autres cases aux toits multicolores, entourées de jardins; 2° la ville extérieure ou officielle, aux rues larges et bordées de belles habitations de mandarins, défendue par un fossé large de 40 mètres et par une muraille de briques bastionnée, percée de larges portes que surmontent des pavillons chinois. Cette citadelle fut construite au XVIIIe siècle par le colonel français Olivier. C'est dans cette zone périphérique que se trouvent, dispersés çà et là, les six ministères, la préfecture, le collège, la bibliothèque, l'observatoire, le tribunal, les arsenaux, les magasins royaux et de vastes casernes. Les faubourgs, réservés aux artisans et aux commerçants, forment une troisième agglomération, moins régulière et moins propre. Chaque métier y occupe une place distincte; l'industrie locale se réduit à peu de chose : le service du roi accapare tous les ouvriers habiles dans le travail de l'or, de l'argent, de l'ivoire, de la soie, etc. Le négoce est monopolisé par 200 marchands chinois, très arrogants, qui importent des étoffes chinoises et anglaises de soie et de coton, des porcelaines, des poteries, des meubles, du thé, des drogues, des ustensiles et des jouets. Les soieries de Lyon sont maintenant plus estimées de la cour annamite que les tissus de la Chine. En 1570, Hué devint la résidence des seigneurs de la famille Nguyen-Hoan, gouverneurs des provinces du Sud, et au XVIIIe siècle la capitale de l'empire ou royaume d'Annam, déclaré indépendant. Elle fut bombardée et prise par l'amiral Courbet le 20 août 1883. Dans la nuit du 4 au 5 juillet 1885, les mandarins tendirent au général de Courcy, arrivé à Hué l'avant-veille avec une faible escorte, un guet-apens qui fut sévèrement réprimé. V. ANNAM.

**HUÉ** (province de) ou **QUANG-DUC**, province du royaume d'Annam (Indo-Chine française), entre la mer de Chine et les montagnes de l'Ouest. Elle a 95 kilom. de longueur sur une largeur de 25 kilom. On évalue sa superficie à 1.400 kilom. carrés et sa population à 160.000 âmes. Elle forme une préfecture, Thua-Thien, et six sous-préfectures : Huong-Tra, Phu-Vinh, Phu-Dien, Huong-Thuy, Phu-Loc et Phong-Dien. Le littoral de cette province est découpé par des lagunes parallèles à la côte. La plaine qui s'étend entre le rivage et les montagnes est sablonneuse, mais bien arrosée; elle se prête à la culture du riz, du maïs, de la canne à sucre, du tabac, du café, du mûrier, du poivre et de la cannelle. Toutefois la moitié du sol reste encore en friche. Les montagnes, revêtues de beaux bois, renferment des gisements précieux de cuivre, de zinc, de fer et d'argent. Après Hué, la capitale, Tourane et Dong-Hoï sont les principaux centres de population. A défaut de villes, les villages sont très nombreux.

**HUÉ** (rivière de) ou **TRUONG-THIEN**, petite rivière du royaume d'Annam, qui baigne la capitale du royaume. Elle prend naissance au S. dans les montagnes, à 100 kilom. de la côte, se dirige à la mer dans un lit resserré, et peut être considérée comme un torrent sujet à de grandes crues qui gonflent ses eaux de 5 à 6 mètres, et au-dessous d'Hué comme un fleuve côtier, navigable pour les bâtiments de moyenne grandeur. Elle forme la limite méridionale du golfe du Tonkin. Son embouchure, dans une baie spacieuse de la mer de Chine, par 16° 34' 50" de lat N. n'offre qu'une passe, de faible profondeur, obstruée par une barre qui ne peut être franchie qu'à marée haute; mais au delà de la barre les navires trouvent un excellent mouillage dans une sorte de bassin appelé le *Grand-Port*. Un fort défend l'entrée de la rivière.

**HUEMULES** (rio de los), rivière du Chili. V. CIERVOS.

**HUGARD DE LA TOUR** (Claude-Sébastien), peintre français, né à Cluses (Haute-Savoie) en 1818, mort à Paris en 1886. Elève de Diday et de Calame, il obtenait, dès 1844, au Salon de Paris, une médaille de 3e classe avec *Un effet du matin dans les Alpes*, qui fut remarqué, et, en 1846, deux autres excellents paysages : *la Campagne au lever du soleil; le Frais Vallon*, lui valurent une médaille de 2e classe. Depuis, il n'a presque pas cessé d'exposer. Parmi ses œuvres principales nous citerons : *Vue prise aux environs de Sallanches; Glacière de Bionasset au lever du soleil* (Salon de 1847); *Vallée de Sixt; Matinée sur le lac d'Annecy* (1848); *Vallée de Maglan* (1850); *la Moisson dans la vallée de Faucigny* (1852); *Inondation à Chamonix* (1855); *le Pic du midi d'Ossan, Solitude dans les bois* (1857); *Orage dans la vallée de Servoz* (1859); *le lac du Bourget, vu de Châtillon* (1861); *Effet de lune dans les Alpes* (1863); *le Glacier des bois* (1864); *Inondation de la vallée de Sixt, la Vallée de Faucigny au lever du soleil* (1867); *le Lac d'Anderne, Lisière de forêt* (1868); *le Point du jour sur l'aiguille du Gers, Effet de lune sur la Toucque* (1869); *Entrée de la forêt, Après la pluie* (1870); *Une allée dans la forêt de Compiègne* (1872); *la Fontaine aux porchers, la Toucque, près de Trouville* (1874); *Chênes au bord de l'étang de Guirlande, le Ruisseau, le Mois de mai* (1875); *Lever de soleil dans la chaîne du mont Buet, Pommier en fleur* (1876); *la Chute de l'Arve* (1877); *les Bords du Morin, le Moulin de Martigny* (1878); *Matinée d'Automne, Une charbonnière* (1879); *Un soir d'orage, l'Abreuvoir* (1880); *le Soir dans les Alpes, l'Ecluse du Morin* (1881); *Etape sur la route d'Andorre, Un lac dans l'Ariège* (1883); *Bords de la Seine* (1884); *Coucher du soleil, le Soir sur les bords du lac Léman* (1885); *le Matin dans les Alpes, la Gorge de la Dranse* (1886). M. Hugard a, de plus, exposé aux mêmes Salons un grand nombre de fusains, de pastels, d'aquarelles et coopéré à la décoration intérieure de l'Ecole des mines à Paris; une de ses plus gracieuses compositions, *la Grotte de glace de l'Aveyron*, décore le grand escalier de l'Ecole.

* **HUGELMANN** (Jean-Gabriel), journaliste français, né à Paris, et non à Vergny-Saint-Salmon, le 7 juillet 1828. — Il est mort à Madrid au mois d'octobre 1888. Voici quelques renseignements complémentaires sur ce personnage. A dix-sept ans, Hugelmann, afin de compléter une instruction tout élémentaire, entra comme sous-maître dans une institution de Palaiseau. Il alla successivement, en la même qualité, à Boulogne, à Passy et à Montrouge, et put ainsi acquérir une science plus brillante que solide. Nous avons dit qu'en 1848 il réussit à se faire nommer officier dans la garde mobile, mais il se fit casser de son grade et arrêter par suite de son attitude dans les clubs. Le 16 août, la commission d'enquête le condamna à la transportation. Il subissait sa peine à Belle-Isle-en-Mer quand, au mois de décembre 1849, éclata, parmi les prisonniers, une insurrection qui valut à Hugelmann son renvoi devant la cour d'assises du Morbihan. Acquitté, il fut conduit en Algérie pour y finir sa peine : il s'évada, gagna l'Espagne, et c'est alors qu'il fonda le *Journal de Madrid*. Nous n'avons pas à revenir sur la biographie de Hugelmann depuis ce moment jusqu'à 1871. A cette époque, il offrit ses services à M. Thiers qui se servit de lui comme agent politique jusqu'en 1873. Le 9 janvier 1874, comme il sortait de chez ce dernier, il fut arrêté et écroué à Mazas sous l'inculpation de banqueroute et de tentative de chantage. Condamné en correctionnelle et en appel à cinq ans de prison, il se soumit au régime cellulaire et fut, par suite, libéré dès le mois de juin 1878. Hugelmann fonda quelque temps après une maison de banque et un journal, fit une nouvelle fortune qu'il perdit et se fixa à Madrid, où il dirigeait encore, lorsqu'il mourut, la « Correspondance espagnole ».

* **HUGHES** (Thomas), littérateur et homme politique anglais, né près de Newburg, dans le Berkshire, le 20 octobre 1823. — Après avoir siégé de nouveau à la Chambre des communes, de 1868 à 1874, il abandonna la carrière politique et fonda en 1880 sur les plateaux boisés de l'Etat de Tennessee la colonie de Rugby, destinée aux jeunes gens des classes moyennes; mais cette entreprise échoua bientôt par suite de difficultés financières. M. Hughes, qui joint à des opinions libérales de profondes convictions religieuses, a publié encore les ouvrages suivants : *Our old Church; what shall we do with it ?* (1878); *the Manliness of Christ* (1879); *A memoir of Daniel Mac Millan* (1882).

**HUGHES** (David-Edwin), physicien, né à Londres en 1831. Venu très jeune en Virginie, il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la musique et devint, dès 1850, professeur de cet art à Barndstown, dans le Kentucky. En même temps, il s'occupait avec ardeur de sciences, et ne tarda pas à s'adonner uniquement à des recherches expérimentales assidues, qui l'amenèrent en 1855, alors qu'il habitait New-York, à l'invention d'un télégraphe imprimant, adopté d'abord par l'Etat français, puis par les principaux Etats de l'Europe, et, depuis 1872, par la Submarine Telegraph Company. C'est aussi cet appareil, concurremment avec celui de Morse, qui est employé pour les télégrammes internationaux. Fixé ensuite à Londres, M. Hughes s'occupa de renforcer la résistance dans le circuit du téléphone à l'aide de variations rapides du courant; c'est dans le cours de ces recherches qu'il découvrit le *microphone*.

** **HUGO** (Victor-Marie), le plus illustre des poètes contemporains, né à Besançon le 26 février 1802. — Le grand poète est mort à Paris le 22 mai 1885. Sa prodigieuse activité littéraire ne s'était aucunement ralentie dans ses dernières années et, depuis sa mort, il se survit pour ainsi dire à lui-même, non seulement par ses œuvres depuis longtemps connues et dont la plupart sont immortelles, mais par la publication d'œuvres inédites qui, sans pouvoir ajouter beaucoup à son éclatante renommée, semblent néanmoins prolonger au delà de la tombe l'influence du poète et du penseur sur la littérature contemporaine. Après le second volume de l'*Histoire d'un crime*, dont nous avons parlé dans le tome XVI du *Grand Dictionnaire*, il avait fait paraître *l'Art d'être grand-père*, poésies (1877, in-8°); *Discours pour Voltaire*, *lettre à l'évêque d'Orléans* (1878, in-8°); *le Domaine public payant*, discours d'ouverture du congrès littéraire international (1878, in-8°); *le Pape*, poème (1878, in-8°); *la Pitié suprême*, poésies (1879, in-8°); *l'Ane*, poème (1880, in-8°); *Religion et Religions*, poésies (1880, in-8°); *les Quatre Vents de l'esprit*, poésies (1881, 2 vol. in-8°); *Torquemada*, drame en cinq actes et en vers, non représenté (1882, in-8°); *la Légende des siècles*, tome V (1883, in-8°); *l'Archipel de la Manche*, croquis en prose (1883, in-8°). Ce fut le dernier volume dont il put voir l'apparition ; mais il laissait un grand nombre d'ouvrages inédits dont ses exécuteurs testamentaires, MM. Paul Meurice et Vacquerie, ont dirigé la publication. Ils ont successivement fait paraître : *le Théâtre en liberté* (1886, in-8°), recueil de fantaisies dramatiques non destinées à la scène et qui, si l'on s'en rapporte à une lettre de M. Vacquerie imprimée dès 1856, étaient composées bien antérieurement à cette date; *la Fin de Satan* (1886, in-8°), épopée inachevée qui peut soutenir la comparaison avec ce que Victor Hugo a écrit de plus grandiose; *Choses vues* (1887, in-8°), sorte de journal où le poète relatait depuis longtemps ses impressions quotidiennes et qui offre un assez grand intérêt anecdotique; *Toute la lyre* (1888, 2 vol. in-8°). On a en outre publié de lui : *la Chanson de l'année* (1887, in-32), recueil de poésies pour jours de naissance, extraites de ses œuvres, et *l'Œuvre de Victor Hugo* (1887, in-12), recueil de morceaux choisis. Enfin deux grandes éditions de ses *Œuvres complètes* ont été entreprises, l'une par MM. Quantin et Hetzel (édition *ne varietur*, 1880-1885, 47 vol. in-8°), l'autre par MM. Lemonnier et Testard (édition nationale, in-4°, avec illustrations, commencée en 1884 et qui doit former 40 volumes).

La mort de Victor Hugo fut un deuil public; sa longue carrière avait fait de lui, plus que de nul autre de ses contemporains, le poète du XIXe siècle, et il représentait à lui seul deux ou trois générations disparues. Ses anciens émules, Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, étaient depuis longtemps descendus dans la tombe, et il y avait même été précédé par quelques-uns de ses disciples comme Théophile Gautier et Baudelaire. A un autre titre encore il représentait souverainement le XIXe siècle, c'est qu'il avait été le vibrant écho de toutes ses variations depuis le temps où, catholique et royaliste, il chantait *les Vierges de Verdun* et *les Funérailles de Louis XVIII*, jusqu'à celui où, devenu républicain, il flétrissait dans *les Châtiments* l'homme de Décembre et ses complices, non sans avoir passé, comme beaucoup de ses contemporains éblouis des gloires militaires du premier Empire, par une phase napoléonienne à laquelle nous devons quelques-uns de ses chefs-d'œuvre lyriques. Pendant soixante ans, il fut la voix qui formula les espérances, les ambitions, les regrets, les haines et jusqu'aux utopies de la nation. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il ait varié avec elle ? La France ne reconnaissait que mieux son poète dans ces contradictions apparentes. « Il fut, a très bien dit M. Charles de Mazade, l'âme vibrante à tous les souffles, l'écho retentissant de tous les bruits, des enthousiasmes et des colères de son temps, et tout ce qu'il a recueilli, il l'a reproduit, il l'a rendu à ses contemporains avec la profusion extraordinaire d'un des plus puissants artistes de la langue, avec la vigueur d'un génie fait tout entier d'imagination, de force et de volonté. »

Depuis longtemps Victor Hugo n'était plus discuté comme écrivain; on ne voyait plus en lui le chef d'école, mais bien comme l'a dit expressivement M. Emile Augier, jadis l'un des chefs d'une école rivale, « le père ». Il n'est pas, en effet, un seul écrivain contemporain auquel Victor Hugo n'ait servi à quelque point de vue de modèle et qui ne lui doive quelque chose de son talent. Ses adversaires politiques eux-mêmes, sans arriver à partager ses idées, s'inclinaient respectueusement devant ce grand vieillard qui, du reste, ne joua en politique qu'un rôle effacé, et ne prit la parole, comme sénateur, que dans de rares occasions. En février 1879 il prononça un discours en faveur de l'amnistie, qui ne devait être votée qu'un peu plus tard. L'orateur se fit encore entendre dans diverses autres circonstances, notamment lors de la célébration du centenaire de Voltaire (30 mai 1878); au congrès littéraire international, dont il avait accepté la présidence (17 juin 1878); au banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage (mai 1879) et à la conférence du Château-d'Eau en faveur du congrès ouvrier de Marseille (août 1879). Choisi comme délégué sénatorial en 1881 par le conseil municipal de Paris, il avait été réélu sénateur le 8 janvier 1882 et avait passé le premier sur cinq avec 113 voix sur 202 votants. Bien d'autres hommages lui furent rendus et tels qu'il put se croire entré vivant dans la postérité. Le 26 février 1881, à l'occasion de son entrée dans sa quatre-vingtième année, une immense manifestation nationale fut organisée en son honneur : 500.000 personnes défilèrent ce jour-là devant le modeste hôtel de l'avenue d'Eylau, où il demeurait, et qui reçut peu de temps après le nom d'avenue Victor-Hugo. Déjà, en septembre 1880, la Comédie-Française avait solennellement fêté le cinquantenaire d'*Hernani* et l'anniversaire de la naissance du poète; à Besançon, une plaque commémorative avait été placée sur la vieille maison où il était né le 7 ventôse an X. Ces fêtes se renouvelèrent annuellement jusqu'à sa mort, et lorsque se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter, Paris entier fut en proie à une anxiété douloureuse, comme si l'on n'avait pu s'imaginer que Victor Hugo fût mortel comme tout le monde. Il s'éteignit, après une lente agonie d'une huitaine de jours, le vendredi 22 mai 1885, à une heure de l'après-midi. Sa mort fut l'objet de manifestations extraordinaires; le Sénat et la Chambre des députés levèrent la séance en signe de deuil; la Chambre décida en outre que les funérailles, faites au frais de l'Etat, seraient nationales, et, le 26 mai, un décret prononçait la désaffectation du Panthéon où le poète devait être inhumé. Les funérailles avaient été fixées au 1er juin; la veille au soir, 31 mai, le corps fut déposé sous l'arc de triomphe de l'Etoile, transformé en chapelle ardente, et jusqu'à une heure avancée de la nuit une foule immense défila devant le cercueil qui avait pour gardes d'honneur une double haie de cuirassiers portant des torches. Aux obsèques, qui se prolongèrent pendant presque toute la journée du 1er juin, assista, on peut le dire, la population parisienne tout entière, car ceux qui ne faisaient pas partie du cortège figurèrent dans les rangs pressés des spectateurs massés depuis l'Arc de triomphe jusqu'au Panthéon. Le poète avait expressément exigé un enterrement purement civil et le corbillard des pauvres. Ses volontés avaient été formulées dans un testament ainsi conçu, remis dès 1880 à M. Auguste Vacquerie : « Je donne 50.000 fr. au pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les Eglises; je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. VICTOR HUGO. » Ce fut donc dans un corbillard de la dernière classe, celui-là même, assure-t-on, qui venait peu de jours auparavant de servir à l'enterrement de Jules Vallès, que le corps de l'illustre poète suivit la longue file de chars, aux chevaux empanachés et caparaçonnés, qui portaient d'innombrables couronnes. Le contraste était saisissant et il donna à ces obsèques un caractère particulier. Des députations de tous les grands corps de l'Etat et d'une foule de sociétés patriotiques figurèrent dans le cortège. A l'Arc de triomphe, des discours furent prononcés par M. Le Royer, président du Sénat; M. Floquet, président de la Chambre des députés; M. Goblet, ministre de l'Instruction publique, au nom du gouvernement; M. Emile Augier, au nom de l'Académie française; M. Michelin, au nom du conseil municipal, et M. Lefèvre au nom du conseil général de la Seine. A l'arrivée au Panthéon prirent encore la parole : MM. Oudet, sénateur, au nom de Besançon, la ville natale de Victor Hugo; M. Madier de Montjau, député, au nom des proscrits de Décembre; M. Henri de Bornier, au nom de la Société des auteurs dramatiques; M. Jules Claretie, au nom de la Société des gens de lettres; M. Leconte de Lisle, au nom des poètes; M. Got, au nom de la Comédie-Française; M. Jourde, au nom du syndicat de la presse; M. Massaroni, au nom de la Société des gens de lettres d'Italie; M. le colonel Lemat, au nom de l'Institut national de Washington; M. Emmanuel Edouard, au nom de la République d'Haïti; M. Louis Ulbach, au nom de la Société internationale et littéraire; M. Delcambre, au nom de la jeunesse française; M. Racqueni, au nom des loges maçonniques italiennes. Dans la crypte du Panthéon, le tombeau de Victor Hugo est situé en face de celui de Jean-Jacques Rousseau.

Un jugement général, définitif, sur Victor Hugo et son œuvre, n'a pas encore été porté et il ne pouvait l'être; la postérité seule dira le dernier mot sur cette œuvre immense qui, précisément par son étendue, ne peut être envisagée avec justesse par les contemporains. La masse est si imposante que, si on regarde l'ensemble, d'énormes défectuosités n'apparaîtront que comme de toutes petites taches, et, d'autre part, celui qui voudrait éplucher un à un les millions de vers du poète dans le seul but d'y trouver des redites, des étrangetés et même des extravagances, sans tenir compte du grand courant d'inspiration où ces scories sont comme noyées, serait assuré de pouvoir en composer un gros volume. Nous céderons donc la parole à M. Ernest Renan qui, envisageant de haut l'ensemble de l'œuvre, a essayé d'en dégager la philosophie, puis à un jeune critique, M. Jules Lemaître, qui a brillamment résumé les principaux reproches qu'on peut faire au penseur et au poète, surtout à propos de ce qu'il a écrit dans la seconde moitié de sa longue carrière, et du style apocalyptique adopté par lui dans quelques-uns de ses livres depuis les *Contemplations*.

« Victor Hugo, dit M. Renan, a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public a été suspendu aux récits navrants de son agonie, et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Eglise en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de la vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal. Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un être extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'Eternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essaiera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué. Fut-il Français, Allemand, Espagnol? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer. Est-il spiritualiste? Est-il matérialiste? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités : Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien; il croit les voir, les toucher; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée pour lui pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers; c'est un Dieu qu'il est peut-être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une espèce de tremblement. C'est l'abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée dans la puissante obsession d'un infini vivant qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

« Cette haute philosophie, qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même, est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent; matériellement il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance ne saurait être le sien. Il s'obstine, il balbutie, il se raidit contre l'impossible; il ne consent pas à se taire. Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir. »

M. Jules Lemaître répond : « L'âme de Hugo, et c'est tant pis pour moi, est par trop étrangère à la mienne. Il y a dans son œuvre trop d'attitudes, trop de sentiments, trop de façons de voir le monde et l'histoire que j'ai peine à comprendre et qui même répugnent à mes plus chères habitudes d'esprit. Les milliers de vers où il dit : « Moi, le penseur », où il se qualifie de mage effaré, où il se compare aux lions et aux aigles, où il menace l'ombre, la nuit et le mystère de je ne sais quelle effraction, sont insupportables aux hommes modestes, et à ceux qui essaient vraiment de penser. Quand il annonce avec fracas qu'il presse du genou la poitrine du sphinx et qu'il lui a arraché son secret, je me dis : Il est bien heureux! et quand je vois que ce qu'il a découvert, au bout du compte, c'est le manichéisme le plus naïf ou l'optimisme le plus simplet, je me dis : Que d'embarras! Je sens là-dedans un air d'insincérité. Un bourgeois d'aujourd'hui qui vaticine constamment à la façon d'Isaïe et d'Ezéchiel, comme s'il vivait dans le désert, comme s'il mangeait des sauterelles et comme s'il avait réellement des entretiens avec Dieu sur la montagne, me paraît quelque chose d'aussi saugrenu et d'aussi faux qu'un bourgeois du XVIIe siècle imitant le délire de Pindare. Cela me fâche un peu que, ayant vécu dans le siècle qui a le mieux compris l'histoire, ce poète n'en ait vu que le décor et le bric-à-brac, et que les papes et les rois lui apparaissent comme des porcs ou comme des tigres. Il a des enthousiasmes et des mépris qui m'offensent également. Un homme pour qui Robespierre, Saint-Just et même Hébert et Marat sont des géants, pour qui Bossuet et de Maistre sont des monstres odieux, et pour qui Nisard et Mérimée sont des imbéciles, cet homme-là peut avoir du génie : soyez sûrs qu'il n'a que cela. Son inintelligence des âmes, de la vie humaine et de ses complexités, est incroyable. Ses énumérations des grands hommes, des mages, des porte-flambeaux, sont de merveilleux coq-à-l'âne, des chefs-d'œuvre de bouffonnerie inconsciente. C'est Homais à Pathmos. De vieux bergers à barbes de fleuves qui conversent avec Dieu; des rois qui sont des brigands; des brigands qui sont des héros; des courtisanes qui sont des saintes; des prêtres affreux; des petits enfants qui savent le grand secret et des gotons qui l'expliquent couramment rien qu'en montrant leurs jambes; l'humanité mise en antithèses, pareille à un grand guignol apocalyptique; l'histoire coupée en deux, net, par la Révolution : l'ombre avant, la lumière après, telle est sa vision des choses. Elle est d'une surprenante simplicité. Aucune des doctrines qui ont presque renouvelé cette vision en nous ne semble être arrivée jusqu'à lui. Il ne les a ni pressenties ni connues. Quand il rencontre Darwin, il le raille du même ton qu'aurait fait Louis Veuillot. Il n'est plus de ce temps, sans être, comme Homère, Virgile ou Racine, de tous les temps. C'est un vieux, sans être un ancien. Il est loin de nous, très loin... »

— Iconogr. M. Léon Bonnat a exposé au Salon de 1879 un admirable *portrait de Victor Hugo*. Le poète est assis de face dans un fauteuil de chêne. Accoudé sur une table sur laquelle se voit un vieil Homère à reliure fauve, il soutient un peu sa tête de la main gauche et tient l'extrémité de la main droite passée dans l'ouverture de son gilet. Le regard est droit et fixe; la barbe entière est, comme la chevelure, courte, épaisse et blanche. La figure éclate vigoureusement et s'enlève en relief sur l'obscurité d'un fond neutre. « Ceux qui ont eu le bonheur inoubliable d'être admis dans l'intimité du poète connaissent bien ce regard noir, profond, et qui rayonne en dedans. « Comment M. Léon Bonnat est arrivé à le saisir, dit M. Emile Bergerat, je l'ignore, mais ce sera sa gloire. La façon dont le maître est accoudé sur le gros livre de la table est une de ces trouvailles expressives que la nature seule donne et que M. Bonnat s'est contenté de lui emprunter. Quelle puissance il y a là et comme cette main repliée sur la tempe soutient bien ce front plein de pensées! » Il nous est impossible de signaler toutes les reproductions qui ont été faites par les procédés les plus divers du tableau de M. Bonnat. L'artiste lui-même a fait d'après sa peinture un grand dessin qui a été publié par la « Vie moderne » et une gravure qui a paru dans la « Gazette des Beaux-Arts ». MM. Massart, Desmoulins, ont également reproduit à l'eau-forte le tableau de M. Bonnat.

M. Monchablon avait exposé en 1879 une toile représentant *Victor Hugo sur le rocher de Guernesey*. Ce tableau, acquis par l'Etat, se trouve au musée d'Epinal.

Parmi les *bustes de Victor Hugo* qui ont été sculptés, il en faut retenir un qui s'est imposé à l'attention de la critique et à l'admiration des artistes par la hauteur de la conception et par la maîtrise de la facture. Nous voulons parler du buste envoyé au Salon de 1884 par M. Rodin. La tête est d'une vérité pénétrante; mais ce n'est pas seulement le masque du maître qui est merveilleusement saisi; le caractère universel, la profondeur sans fin de son esprit, ont été encore consignés par le sculpteur avec une incomparable puissance. D'après ce buste, d'un accent de nature à la Michel-Ange, et d'après le poète, M. Rodin a fait deux pointes sèches qui parurent en 1889 à l'Exposition des peintres graveurs, où on les tint pour de véritables chefs-d'œuvre. M. Rodin a exécuté pour le compte de l'Etat une *médaille de Victor Hugo* du plus grand intérêt artistique. M. Borel a gravé une autre médaille de Victor Hugo que nous citons seulement pour mémoire.

Ajoutons enfin que M. Dalou avait envoyé au Salon de 1886 un *projet de tombeau* à ériger au Panthéon pour Victor Hugo. Cette composition décorative et pittoresque, d'une imagination abondante, n'oublie rien de ce qui peut honorer le génie tant regretté.

**Hugo** (VICTOR), par Paul de Saint-Victor (1885, in-18). Cet ouvrage posthume du célèbre critique n'est pas une étude suivie et complète du génie et des œuvres de Victor Hugo; c'est un recueil d'articles parus à diverses dates, depuis 1857 : le premier est consacré à *la Légende des siècles*. Ce recueil, dans son ensemble, n'en traduit que mieux l'impression première du critique, celle qu'il a éprouvée instantanément à la lecture de l'œuvre et dont il aurait peut-être corrigé plus tard ou tout au moins atténué l'enthousiasme. Paul de Saint-Victor fut toute sa vie un enthousiaste du poète; il aurait volontiers pris pour son compte le paradoxe fantaisiste de Th. Gautier : « Si j'avais le malheur de croire qu'un vers de Victor Hugo fût mauvais, je n'oserais pas me l'avouer à moi-même, tout seul, dans une cave, sans chandelle. » Il n'avait pas assisté aux premières luttes, aux grandes batailles d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et du *Roi s'amuse;* quand il commença à écrire, V. Hugo était en exil, à Guernesey. Aussi, précisément peut-être à cause de cela, son admiration est-elle sans réserve. « Il est sensible que pour lui, a dit un critique, Hugo aurait au besoin suppléé tous les grands hommes; il ne voyait à son génie d'autres limites que les limites mêmes du génie humain. Formé à son image, développé sous son influence, lui devant sa forme et ses façons de penser, il avait pour lui la reconnaissance de la créature pour le créateur, l'amour du fils pour le père, l'admiration sans bornes qu'un être éprouve pour son modèle parfait. C'est pourquoi il restera comme le témoin le plus complet du prodigieux enthousiasme que Victor Hugo excita dans sa génération. » Les plus belles pages de ce volume sont consacrées à la *Légende des siècles*, aux *Contemplations*, aux *Chansons des rues et des bois*, dont, mieux que tout autre, Paul de Saint-Victor sut apprécier les étranges contrastes, la délicatesse exquise de certains morceaux, l'énormité bouffonne de certains autres; aux *Travailleurs de la mer*, à l'*Homme qui rit*, aux *Misérables*. Les reprises d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et de *Ruy-Blas* lui ont aussi offert l'occasion d'apprécier le système dramatique de Victor Hugo et de représenter, dans son style imagé, la déroute des pâles ombres de l'ancienne tragédie, les Iphigénies, les Pylades, les Orestes, les Mithridates, les Electres, s'enfuyant au son du cor de Ruy Gomez.

**Hugo** (LES PROPOS DE TABLE DE VICTOR), recueillis par M. Richard Lesclide (1885, in-12). M. Richard Lesclide fut pendant de nombreuses années le secrétaire et le commensal de Victor Hugo; chaque soir il notait respectueusement ce qu'il avait entendu dire à table, soit par le maître, soit par ses convives, et il s'est plu à consigner aussi les moindres événements de la vie intime du poète. Ce volumineux recueil de notes est amusant et varié; on y voit, avec plaisir, que Victor Hugo ne pontifiait pas toujours, qu'il avait un grand fonds de bonté et parfois du naturel; mais peut-être M. Lesclide aurait-il bien fait de laisser de côté un assez grand nombre de mauvais calembours que la postérité pouvait ignorer sans dommage. Les anecdotes plaisantes abondent. Quelques-unes, et ce sont les meilleures, ont trait à l'horreur instinctive que Victor Hugo éprouvait pour la musique; jamais il ne consentit, de son plein gré, à écouter un virtuose, et ceux qui parvinrent à leurs fins avaient été forcés de pénétrer chez lui sous un déguisement. Pris au piège, le poète se résignait. Une fois pourtant il voulut bien entendre une joueuse de harpe; mais comme il en fut puni! Tout le monde croyait qu'on en serait quitte pour un quart d'heure ou une demi-heure, et voici qu'à un nocturne succède une mélodie, à la mélodie un scherzo, au scherzo un *Hommage au poète*, et ainsi de suite. Quand la harpiste se fut enfin retirée, Victor Hugo dit à son entourage : « Ce petit concert était charmant, mais il ne faudrait pas recommencer! »

A table, il aimait beaucoup raconter des souvenirs de sa jeunesse. On trouve dans le recueil de M. Lesclide le récit d'un curieux entretien du poète avec Talma, relativement à *Cromwell*, et qui montre que le grand acteur tragique, s'il eût vécu quelques années de plus, aurait volontiers joué les premiers rôles d'*Hernani* ou de *Marion Delorme*, tandis que Mlle Mars eut tant de peine à s'y décider. A noter aussi le récit d'une pittoresque excursion à Roncevaux et d'intéressants détails sur les procédés très primitifs de Victor Hugo comme dessinateur : il renversait son encrier ou bien le fond d'une tasse de café noir sur une feuille de papier, étalait la tache, en arrêtait les contours, puis figurait le dessin avec n'importe quoi, de la mine de plomb, des cendres de cigare, une allumette à demi-brûlée, tout ce qui lui tombait sous la main. L'exposition de ces dessins, en mai 1888, obtint pourtant un grand succès. « Comment un homme dont ce n'était pas le métier, s'écria M. Albert Wolff, a-t-il pu atteindre, quand il a voulu, une habileté pareille! »

**Hugo** (VICTOR) **avant** 1830, par M. Biré (1883, in-12). Ce curieux volume nous donne un Victor Hugo, non pas précisément inédit, mais oublié. Le poète des *Odes et Ballades* et des *Orientales* était en même temps un journaliste et un critique des plus laborieux. De tout ce qu'il publiait à cette époque dans les revues et dans les journaux il n'a recueilli en volumes que quelques pages, sous le titre de *Littérature et philosophie mêlées :* avant M. Biré, on pouvait croire que c'était tout; il s'en faut, et ce qui a été négligé vaut mieux que ce qui a été conservé, car Victor Hugo fut, dès ses débuts littéraires, un écrivain sûr de sa plume. La « Muse française » et le « Conservateur littéraire » étaient les deux revues dont il fut un des principaux collaborateurs. Dans la dernière, qui parut de décembre 1819 à mars 1821, il faisait à lui seul, deux fois par mois, la critique de toutes les nouveautés littéraires, outre qu'il y imprima bon nombre de ses *Odes;* le reste parut en grande partie dans la « Muse française », qui ne vécut qu'un an, de juillet 1823 à juin 1824. En lisant les fragments de ces essais juvéniles dans le volume de M. Biré, on se rend très bien compte du motif qui a empêché l'auteur de les recueillir en volumes : ses opinions s'étaient bien modifiées depuis, et il ne voulait point paraître avoir changé aussi profondément. Pour les morceaux mêmes qui composent *Littérature et philosophie mêlées*, si on les compare aux articles originaux, tels qu'ils figurent à leurs dates dans l'un ou l'autre de deux vieux recueils royalistes presque introuvables aujourd'hui, on s'aperçoit que l'auteur, en les réimprimant, leur a fait subir d'adroites retouches qui en modifient complètement la portée. C'était là, on en conviendra, des supercheries assez inutiles de la part d'un homme tel que Victor Hugo, et, en les relevant, non sans malice, M. Biré lui a joué un assez mauvais tour; on a même été jusqu'à dire qu'il avait commis une mauvaise action. L'histoire littéraire, pour reposer sur des bases sérieuses, a pourtant besoin que de consciencieux chercheurs se résignent à cette ingrate besogne de rechercher les documents originaux et de contrôler les légendes toutes faites. M. Biré a également consacré d'intéressantes notices à Charles Nodier, Soumet, J. de Rességuier, Mmes Ancelot, Tastu et Desbordes-Valmore, Alfred de Vigny, Baour-Lormian, Hoffmann, c'est-à-dire à tous ceux qui militaient, dans l'un ou l'autre camp, lors des premières luttes entre les classiques et les romantiques.

**HUGONNET** (Léon), publiciste français, né à Dôle (Jura) en 1842. C'est un des principaux rédacteurs du journal « la France », où il rédige les articles de politique étrangère. Il a fait paraître : *la Crise algérienne et la démocratie* (1869, in-8°); *Six mois en Roumanie* (1875, in-12); *En Egypte : le Caire, Alexan-*